

Pandora

Par **PATRICK BRION**

Remerciements chaleureux

Patrick Brion
Cohen Media Group
Charles S. Cohen
Andrew Borden
Tim Lanza
Liz Mackiewicz

© 2021 CARLOTTA FILMS. Tous droits réservés.
Conception graphique © 2021 DARK STAR.

Crédits photographiques et archives

© 2020 COHEN FILM COLLECTION LLC © 1951 DORKAY PRODUCTIONS, INC.
© 1978 ROMULUS FILMS, INC. © 1978 RAYMOND ROHAUER. Tous droits réservés.

Toute reproduction intégrale ou partielle de l'ouvrage, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Les erreurs ou omissions involontaires qui auraient pu subsister dans ce livre, malgré les soins et les contrôles, ne sauraient engager la responsabilité de l'éditeur.

Nous adressons nos sincères excuses aux détenteurs de copyrights qui, malgré nos efforts, auraient été involontairement oubliés. Nous rectifierons ces éventuelles erreurs lors de la prochaine édition de cet ouvrage, dans la mesure où elles nous auront été signalées.

Ne peut être vendu séparément.

**L'AMOUR SE MESURE
À CE QUE L'ON ACCEPTE
DE LUI SACRIFIER.**

GEOFFREY FIELDING

PROPRIÉTÉ DE CARLOTTA FILMS
- REPRODUCTION INTERDITE -

1	ALBERT LEWIN ET LA GENÈSE DE <i>PANDORA</i>	PAGE 9
2	LA PRODUCTION	PAGE 23
3	LES FIGURES DE <i>PANDORA</i>	PAGE 33
4	CEUX QUI ONT FAIT <i>PANDORA</i>	PAGE 57
5	TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS	PAGE 99
6	LA RÉCEPTION DU FILM	PAGE 139
7	GÉNÉRIQUE ET BIBLIOGRAPHIE	PAGE 153

CAHIERS DE PHOTOGRAPHIES : VOIR PAGES 45 ET 125
BANDE-DESSINÉE DU FILM : VOIR PAGE 70

1

**ALBERT LEWIN
ET LA GENÈSE
DE *PANDORA***

PROPRIÉTÉ DE CARLOTTA FILMS
- REPRODUCTION INTERDITE -

« Tout portrait qu'on peint avec âme est un portrait, non du modèle mais de l'artiste. Le modèle n'est qu'un hasard et qu'un prétexte. Ce n'est pas lui qui se trouve révélé par le peintre, c'est le peintre qui se révèle lui-même sur la toile qu'il colorie. La raison pour laquelle je n'exposerai pas ce portrait, c'est que je crains d'y avoir trahi le secret de mon âme. »
Oscar Wilde (*Le Portrait de Dorian Gray*)

Nous avons eu la chance, en 1967, de rencontrer Albert Lewin grâce à Henri Langlois. Lewin était un petit homme, un tout petit homme, passionné et qui parlait de son passé sans la moindre nostalgie mais avec une grande tendresse pour ceux qu'il avait connus, Irving Thalberg, le premier. Il était profondément sourd et semblait – symboliquement ? – malgré son appareil corrigeant sa surdité, quelque peu déjà en dehors du monde contemporain qui l'entourait. Sans qu'il ait manifesté à ce propos le moindre regret, il est évident qu'il savait que rien n'était plus comme avant et surtout que le cinéma qu'il aimait n'existait plus. L'attaque cardiaque dont il avait été la victime le condamnait à renoncer à la production cinématographique et notamment à cette « Maja nue » qui lui aurait donné la possibilité d'évoquer Goya et la duchesse d'Albe et de s'interroger, une fois de plus, sur les rapports entre la peinture et la civilisation. Il lui restait ses souvenirs, les objets qui marquèrent ses films : le chat égyptien du *Portrait de Dorian Gray*¹, la statuette de *L'Idole vivante* (*The Living Idol*) ainsi que les tableaux qu'il aimait de Camille Bombois, André Bauchant, Man Ray ou René Magritte dont il possédait deux des plus belles toiles : *Le Souvenir déterminant* et *La Victoire*.

« Avec *Lya Lys* (de *L'Âge d'or*), Pandora est la seule femme farouchement surréaliste de tout le cinéma. Jamais Ava Gardner ne fut plus belle ; jamais je n'ai senti aussi intensément la disponibilité de la femme pour l'amour fou. »
Ado Kyrou, *Amours, érotisme et cinéma*

Contrairement à tant d'autres, Albert Lewin n'a réalisé que six films, mis en scène entre 1942 et 1957. Deux d'entre eux figurent parmi les films les plus passionnants de l'histoire du cinéma : *Le Portrait de Dorian Gray*, sublime adaptation du roman d'Oscar Wilde, un film qui réussit à être aussi beau que le roman, et *Pandora*, célèbre à la fois pour Ava Gardner et pour son atmosphère poétique et volontiers surréaliste.

1. Les titres sont en français pour leur première occurrence, puis dans leur version originale ou en français dans le reste du texte, selon le choix de l'auteur.

Demeuré souvent dans l'ombre, Albert Lewin a été un de ceux dont le goût et l'intelligence ont été prépondérants dans la production de la Metro-Goldwyn-Mayer. On ne peut parler de lui sans évoquer en même temps Man Ray et l'explorateur Peter Freuchen, Max Ernst et le poète Charles Reznikoff, la scénariste Anita Loos et Jean Renoir, le philosophe Jacob Billikopf et Paul Grimault, Robert Flaherty, le peintre Ivan Le Lorraine Albright et Henri Langlois.

Épris de culture, Lewin aimait à se référer d'un film à l'autre, aux *Rubaiyat* d'Omar Khayyam et à Platon, à Baudelaire et à Proust, à Auguste Renoir et à Aubrey Beardsley, ses films étant riches de « correspondances » littéraires, musicales et picturales. Ces références n'étaient jamais là pour témoigner orgueilleusement de sa culture hors du commun, mais pour enrichir un propos, un dialogue ou un plan, sans la moindre volonté d'ostentation mais tout simplement pour rappeler que l'histoire de l'art ne s'arrête pas à un art, quel que soit son numéro, ni à une époque.

En 1950, depuis plusieurs années, Albert Lewin, l'homme de culture qui se définissait volontiers comme un « intellectuel au milieu des Philistins », avait de multiples projets, son dernier film *Bel Ami (The Private Affairs of Bel Ami)* d'après Guy de Maupassant remontait à 1947. Il pensait alors à *Bruges-la-Morte* de Georges Rodenbach, à *Peer Gynt* d'Ibsen dont il avait entièrement écrit le scénario, à *Un roi tout nu* d'Albert Adès, à *Gil Blas de Santillane*, à *La Légende de Sleepy Hollow (The Legend of Sleepy Hollow)* et à *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier. La maladie et la frilosité des producteurs l'empêchèrent de mener à bien ces projets, sans doute trop ambitieux... Il souhaitait particulièrement porter à l'écran l'histoire qu'il avait imaginée et qui prenait pour origine le mythe du « Hollandais volant ».

« LE HOLLANDAIS VOLANT »

Le thème de ce navire errant à travers les âges semble d'ailleurs avoir différentes origines. Il est sûr en revanche qu'il s'agit de la peur que ressentaient les marins au quinzième siècle en passant le Cap de Bonne Espérance. La plus répandue des légendes évoque l'aventure d'un navire, Hollander, pris dans une tempête aux abords du Cap en question. Les marins et les passagers, aussi affolés que superstitieux, y voient un avertissement et demandent au Capitaine Van der Decken de ne pas s'obstiner et de faire demi-tour. L'officier refuse et, au contraire, défie la puissance divine et tire vers le ciel. Dieu aurait alors condamné le navire à errer sur les mers à travers les siècles sans jamais pouvoir accoster. À cette malédiction s'ajoutait celle concernant ceux qui verraient ce bateau.

4

**CEUX QUI ONT FAIT
PANDORA**

AVA GARDNER, PANDORA ET DE CURIEUSES CORRESPONDANCES

Il est trop souvent tentant et très hasardeux de vouloir systématiquement comparer le rôle d'un acteur ou d'une actrice à sa propre vie. *Pandora* et Ava Gardner en offrent pourtant un exemple fascinant. Comme nous l'avons indiqué, la MGM qui a Ava Gardner sous contrat est ravie de la voir partir loin des États-Unis et de Frank Sinatra, leur liaison déchaînant la vindicte des *columnists* et des ligues bien pensantes. Ava Gardner arrive donc en Espagne. Elle découvre un autre monde. « Je crois, déclarait-elle à *Ciné Revue*, que j'ai été fascinée par l'Espagne la première fois que j'ai mis le pied là-bas. C'était un mélange de toutes sortes de choses. Le flamenco ? Le flamenco était bien vivant à l'époque et pur. Je n'avais jamais aimé les corridas qui avaient inspiré Hemingway mais elles ont fini par m'apparaître honnêtes. Pas la mort du taureau, ni tout ce qui se passe dans l'arène mais le spectacle en lui-même qui est beau, excitant. J'ai aimé aussi la fiesta à Séville qui voit les filles s'habiller de tous ces somptueux costumes et les hommes porter leurs beaux chapeaux. Tout le monde est à cheval et les femmes sont drapées dans leurs mantilles et leurs somptueux châles. C'est merveilleux et cela durait toute la nuit et tout le jour. J'aimais beaucoup cela mais, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un spectacle destiné aux touristes. »

Plusieurs des films joués par Ava Gardner vont témoigner de cette fascination. Réalisé par Henry King en 1952, *Les Neiges du Kilimandjaro* (*The Snows of Kilimanjaro*) d'après le roman d'Ernest Hemingway, retrace l'aventure d'un écrivain de la « génération perdue », Harry Street, joué par Gregory Peck. À Paris, il s'éprend de Cynthia Green (Ava Gardner). Enceinte, cette dernière choisit de perdre l'enfant qu'elle attendait pour ne pas nuire à la carrière de son mari. Elle part alors pour l'Espagne et devient la maîtresse d'un danseur de flamenco. Harry la retrouvera mourante au cours de la guerre d'Espagne.

La Comtesse aux pieds nus de Joseph L. Mankiewicz date de 1954. Harry Dawes (Humphrey Bogart) y raconte la destinée d'une danseuse, Maria Vargas (Ava Gardner), découverte dans un cabaret de Madrid, devenue l'actrice Maria d'Amata puis la Comtesse Torlato Favrini jusqu'à ce que son mari la tue lorsqu'elle le trompe avec une espèce de chanteur gitan pour lui assurer une progéniture, le comte étant impuissant depuis la guerre. Au départ, Mankiewicz voulait en faire un homosexuel. Le cinéaste en profite pour peindre avec un humour cynique la « Société internationale » et son prétendant, mélange du comte de Paris et du duc de Windsor. Ava Gardner danse au cours du film un inoubliable flamenco. « Je

danse, rappelait Ava Gardner, une sorte de flamenco portant un chandail serré et une jupe de satin bon marché, attirant mon partenaire, le séduisant de plus en plus, échappant, à son étreinte, me jouant de lui avec mon corps. » *Pandora* et *La Comtesse aux pieds nus* bénéficient l'un et l'autre d'une photographie en couleurs de Jack Cardiff qui contribue à relier artistiquement et symboliquement les deux films.

En 1957, Ava Gardner retrouve Henry King pour *Le Soleil se lève aussi* (*The Sun Also Rises*), également d'après Ernest Hemingway. Elle personnifie Lady Brett Ashley, séductrice éternellement insatisfaite, qui vit à Paris au milieu d'Américains de la « génération perdue ». Jake Barnes (Tyrone Power) impuissant depuis la guerre, ne peut qu'aimer platoniquement Lady Brett que suit avec passion Robert Cohn (Mel Ferrer). Lady Brett part avec Robert pour retrouver à Pampelune Michael (Errol Flynn), son fiancé écossais. Jake les rejoint et assiste à la fameuse fiesta mais Lady Brett s'éprend d'un des matadors, Pedro Romero (Robert Evans, le futur producteur du *Parrain*) et part avec lui. Cette liaison est un échec et Lady Brett et Jake se retrouveront finalement.

Les relations cinématographiques et espagnoles d'Ava Gardner ne se limitent pas totalement à ces trois films car, en 1960, elle apparaît dans *L'Ange pourpre* (*The Angel Wore Red*) de Nunnally Johnson dans lequel elle personnifie en 1936, en pleine guerre civile, une entraîneuse qui s'appelle Soledad et qui se lie à un prêtre défroqué (Dirk Bogarde) et à un journaliste américain (Joseph Cotten). La jeune femme meurt aux côtés des reliques de la cathédrale.

Plus proche de *Pandora* est *La Maja nue* (*The Naked Maja*, 1958) de Henry Koster car le film devait initialement être réalisé par Albert Lewin avec justement Ava Gardner et Yul Brynner dans le rôle de Goya. Lewin cherchait donc ici à poursuivre son étude des rapports entre un peintre, Francisco Goya, et le monde qui l'entoure avec en filigrane la liaison de l'artiste avec la duchesse d'Albe qu'il avait peinte habillée et dénudée. On devine ce que Lewin devait tirer d'un tel sujet et les raisons qui le poussaient à tourner le film, jouant sur l'opposition entre une population de gueux et de mendiants, pauvres et souvent voleurs d'un côté, et de l'autre la cour dissolue avec le Roi Charles IV, la Reine Maria Luisa et son amant Manuel Godoy. Gravement malade, Lewin ne pouvait assurer le tournage d'un film en costumes et fut obligé d'y renoncer. Le film est finalement produit par la Titanus en 1959 mais distribué par la Metro-Goldwyn-Mayer, ce qui aurait été le cas si Lewin l'avait dirigé. Tel quel, le film, dont le scénario ne fait d'ailleurs aucune mention de Lewin, laisse par moments imaginer ce qu'il aurait pu être

avec lui. Ava Gardner y incarne donc, comme le souhaitait Lewin, la Duchesse aux côtés d'Anthony Franciosa (Goya), Amedeo Nazzari (Godoy), Gino Cervi (Charles IV) et Lea Padovani (La Reine).

Parallèlement, comme si la vie réelle se mêlait au cinéma, Ava Gardner, séparée de Mario Cabré, s'éprenait après – en août 1953 – et beaucoup plus sérieusement de Luis Miguel Dominguín (1929-1996), un autre torero, qu'Hemingway définissait comme « un mélange de Hamlet et de Don Juan ». Célèbre pour ses aventures féminines, de Lauren Bacall à Rita Hayworth, de Lana Turner à María Félix, Dominguín épousera en 1954 Lucia Bosè. En dehors d'Hemingway, Dominguín était l'ami de Stravinsky et Pablo Picasso qui lui dessina un de ses « costumes de lumière ». La liaison d'Ava Gardner et de Luis Miguel Dominguín sera d'ailleurs à l'origine de l'attitude désagréable de Humphrey Bogart vis-à-vis de sa partenaire durant le tournage de *La Comtesse aux pieds nus*. Proche du « Rat Pack », Humphrey Bogart avait dès le premier jour du tournage reproché à Ava Gardner sa mésentente avec Frank Sinatra, lui disant vertement : « La moitié des femmes de l'univers aimeraient se jeter aux pieds de Frank et vous lui préférez des types qui portent des capes et des chaussures de ballerines ».

En 1955, Ava Gardner décida de quitter les États-Unis pour l'Espagne avouant : « Être une actrice en Amérique est être en perpétuelle représentation. En Europe, on respecte votre intimité. » Elle habite La Moraleja près de Madrid puis 11 avenida del Doctor Arce à Madrid, où elle est la voisine du général Juan Perón. Par la suite, en 1968, le 9 mai, elle quittera l'Espagne qui n'est déjà sans doute plus celle qu'elle a découverte, et aimée, pour habiter Londres où elle terminera ses jours au 34 Ennismore Gardens, non loin de Hyde Park, le 25 janvier 1990.

George Cukor dira d'elle : « Elle était extrêmement intelligente. Elle exerce une fascination mais elle était hantée par le désespoir. C'était une femme dominée par la fatalité. » Gregory Peck, son fidèle ami, recueillera sa domestique Carmen Vargas et son corgi Morgan.

A METRO-GOLDWYN-MAYER PICTURE

Pandora and the Flying Dutchman

Ava
GARDNER

James
MASON

WITH
NICEL PATRICK
SHEILA SIM
MAROLD WARRENDEE
MARIO CABRE

COLOR BY
TECHNICOLOR

WRITTEN AND DIRECTED BY
ALBERT LEWIN

PRODUCED BY
ALBERT LEWIN and JOSEPH KAUFMAN
(The Decker Productions, Inc.)



THIS IS A STORY OF
LOVE THROUGH THE
AGES... A TALE WHICH
PROBES THE INNER
MOST DEPTHS OF
THE HEART...

PROPRIÉTÉ DE CARLOTTA FILMS
- REPRODUCTION INTERDITE -

Pandora was a beautiful woman... beautiful, beloved by many, envied by many. Pandora... warm-hearted, moody, restless, cruel in her blind search of a destiny she herself could not yet understand...

Speeding along a road on the Spanish coast...



Pandora loses herself in a new thrill... *SPEED*...

I'M A LITTLE VAGUE ABOUT HIM. YOU KNOW THERE ARE LOTS OF GIRLS WHO THINK A FELLOW WHO BUILDS AND DRIVES RACING CARS IS PRETTY ROMANTIC.

WHO IS THE FLYING DUTCHMAN, STEPHEN?

THERE'S A STRANGE YACHT IN THE BAY.

IT DOESN'T TAKE MUCH TO SET YOU DREAMING. NO DOUBT YOUR DESTINY IS ON THAT YACHT WITH THE FLYING DUTCHMAN.



WHAT WOULD YOU DO FOR ME, STEPHEN? WHAT PERFECTLY INCREDIBLE THING WOULD YOU DO FOR ME?

I WOULD DO ANYTHING—ANYTHING.

JANET, FOR INSTANCE. WHY DON'T YOU MARRY JANET, STEPHEN? SHE ADORES YOU.

BUT I ADORE YOU! WHY WON'T YOU MARRY ME?



5

**TÉMOIGNAGES
ET SOUVENIRS**

JACK CARDIFF

Ava Gardner m'a accueilli chaleureusement lors de notre première rencontre dans sa suite de l'hôtel Savoy. Et ses premiers mots ont été : « Jack, je me fais une joie de travailler avec vous – il faut faire très attention à la façon dont vous m'éclairez quand j'ai mes règles. »

Je l'ai assurée avec gravité de ma vigilance dans ces circonstances particulières. On a parlé maquillage, et puis elle m'a montré des croquis de costumes pour le film.

Comme la presse ne cessait de le répéter, elle était en effet l'une des plus belles femmes du monde. Elle se déplaçait avec une souplesse féline, faisant jouer chaque parcelle de son superbe corps, ainsi que Hollywood lui avait appris à le faire ; elle avait la voix basse et rauque qui sied à un sex-symbol. Mais, au-delà de cette façade, c'était une femme ordinaire, gentille, qui, sans la poseuse majesté hollywoodienne des stars, aurait été une ménagère américaine comme une autre, faisant juste se retourner quelques têtes en se promenant dans la rue principale de quelque ville du Middle West.

Al Lewin produisait et réalisait le film ; il en avait aussi écrit le scénario. Un bonhomme minuscule – pas plus d'un mètre cinquante –, mais avec derrière lui d'immenses réussites : il avait travaillé avec Sam Goldwyn, King Vidor, le grand Irving Thalberg, produit des films avec Garbo, Norma Shearer, Jean Harlow, Clark Gable, Charles Laughton, et j'en passe...

À la différence de la plupart des réalisateurs dans le métier depuis un bout de temps, lesquels partagent avec les pilotes de chasse ayant survécu à une guerre l'air lugubre des grands traumatisés, Al ne présentait aucun signe de démolition mentale. Son visage rose de chérubin était toujours joyeux et ses yeux bleu clair pétillants d'humour. Il était presque sourd et portait son appareil auditif dans la poche de son gilet. Au milieu du film, au cours d'un dîner, nous lui avons joué un tour assez cruel. On a tous baissé peu à peu la voix ; Al, croyant sa pile défectueuse, n'arrêtait pas d'augmenter le volume de son Sonotone. Puis on a articulé les mots sans émettre aucun son : il a monté le volume au maximum. Alors on s'est tous mis à crier en même temps, tandis que le malheureux traficotait frénétiquement

son appareil. Al – qui était adorable – ne l’a pas mal pris : il devait savoir qu’on l’aimait beaucoup.

Ava partageait la vedette du film avec James Mason, fameux pour sa voix, cette voix anglaise qui approchait la perfection. Son intelligence offrait à celle d’Al Lewin un contrepoint stimulant. Sorti de Cambridge, il avait un esprit vif et curieux, il était passionnant à écouter. Dès le début, lui et moi avons noué une amitié qui devait durer plusieurs années et qui s’est encore renforcée lorsque nous sommes devenus voisins en Suisse. Nous jouions au tennis plusieurs fois par semaine et, parfois, quand je recevais un scénario à réaliser, il m’en donnait lecture à voix haute, en interprétant les rôles, après quoi nous discutons du pour et du contre.

Pamela, avec qui il était marié à l’époque, l’accompagnait sur le tournage de *Pandora* en Espagne, ainsi que Portland, leur petite fille de quinze mois qui, à la stupéfaction générale, avait la permission de veiller tard avec ses parents. La théorie de James et de Pamela était qu’il n’y avait aucun mal à cela et qu’ainsi elle se préparait au monde des adultes.

Je dois dire que leur théorie ne semblait pas très fondée quand on voyait ce petit bébé se dandiner dans les salons de l’hôtel bien après minuit ; quand plus tard j’ai appris qu’elle avait eu un manteau de vison à huit ans, je me suis dit qu’elle était partie pour devenir une de ces aguicheuses typiques de Hollywood. Je me trompais – et de beaucoup. Je l’ai revue à Los Angeles : elle avait vingt ans, était d’une beauté éblouissante, avec une grâce parfaite et des manières irréprochables. Voilà pour les préjugés vieillots.

Un matador nommé Mario Cabré...

Deux ou trois jours avant le début du tournage, nous sommes tous allés voir toréer Mario Cabré, célèbre matador espagnol qui jouait dans notre film et dont le personnage était amoureux de Pandora.

Nous nous sentions en vacances, Mario est sorti sous nos acclamations et nous avons pris place avec l’idée de passer un bon moment. Après quelques brillantes passes de cape, sursaut d’horreur dans les gradins : le taureau avait encorné Mario et l’avait projeté en l’air. Notre effroi ne tenait pas tant à la crainte de voir un acteur au rôle important se faire tuer sous nos yeux, mais à la popularité de Mario parmi nous. Il faisait presque partie de la famille. Heureusement, la *cuadrilla* s’est



